

Rire à corps perdu

Sandrine Galand

Numéro 316, été 2017

La dictature du rire. Parts d'ombre de l'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Galand, S. (2017). Rire à corps perdu. *Liberté*, (316), 30–31.

Sandrine Galand

RIRE À CORPS PERDU

La prise de pouvoir des femmes par l'humour.

De l'idée reçue selon laquelle les femmes n'ont pas d'humour en passant par la faible présence des femmes dans l'industrie, la scène humoristique nord-américaine se présente encore comme la chasse gardée d'un *boy's club* très sélect. Or, depuis quelques années, on assure sur toutes les tribunes que la scène se transforme. Enfin, acclame-t-on, les humoristes féminines prennent massivement la place qui leur est due tout en brisant les vieux codes figés d'une féminité à défaire. En y regardant vite, on pourrait croire que les femmes en humour n'ont plus rien à envier à leurs collègues masculins. Mais l'actualité a tôt fait de nous rappeler que, si l'on est prêt à laisser une (certaine) place aux femmes dans l'industrie de l'humour, il faudra que celle-ci demeure bien balisée, cantonnée, et que ses occupantes restent justement cela : des femmes.

Laisser parler les femmes, soit. Mais entre elles. De elles. Et, de grâce, pas trop fort.

Pas plus tard qu'à l'automne dernier, Juste pour rire annonçait en grande pompe la tenue d'un gala intitulé « Décortiquer les composantes du rire » dans lequel l'humour dit « féminin » était confiné à une simple thématique au même titre que l'humour « engagé », « absurde » ou « stand-up ». On invitait les humoristes à venir y faire des blagues de type « féminin ». Devant l'ire de certaines humoristes féminines, la direction a clamé son innocence avant d'annuler : pourtant, tout ce que Juste pour rire souhaitait, c'était de rendre hommage aux femmes...

Il y a quatorze ans, dans *L'humour du sexe. Le rire des filles*, Lucie Joubert, réfléchissant déjà à la place restreinte laissée aux femmes en humour, faisait ce constat : « Prendre la parole, et à plus forte raison utiliser cette parole pour faire rire la galerie, courir le risque d'être ridicule, tout cela rompt avec l'image figée, codifiée, de la féminité. » Conception éculée s'il en est une, mais qui a pourtant la couenne dure : en humour – comme ailleurs –, on aime nos femmes posées, tout en retenue.

Parce que les femmes qui rient et celles qui font rire sont redoutables. Faire rire, c'est posséder un pouvoir. Le sujet qui fait rire détient toutes les cartes dans son jeu, et même quelques frimes. Il donne le coup final – le *punch line* –, il enfonce le clou de la blague à la force, à la vitesse et à la profondeur qu'il désire. L'humour et la prise de pouvoir se partagent des qualités encore

associées traditionnellement à la masculinité : la hardiesse, la dominance et l'assurance.

En revanche, même lorsque les femmes montent sur scène et qu'elles échappent à leur place traditionnelle d'*objets* du rire pour devenir des *sujets* faisant rire, ce pouvoir est altéré du simple fait qu'elles sont femmes. Avant même d'avoir parlé et d'être évaluées pour ce qu'elles diront ou ne diront pas, elles seront toujours entendues pour ce qu'elles *sont*. Là où les humoristes masculins font de l'humour universel, les humoristes féminines font de l'humour « de (bonnes) femmes ». Ce que la proposition de Juste pour rire nous rappelait amèrement l'automne dernier, Virginia Woolf le remarquait déjà lorsque, dans *A Room of One's Own*, elle écrivait : « *Speaking crudely, football and sports are "important"; the worship of fashion, the buying of clothes "trivial".* »

Pour se dépêtrer dans cette économie culturelle traditionnellement réductrice pour les femmes – et dans laquelle le pouvoir d'achat revient encore majoritairement aux hommes –, les humoristes féminines se tournent alors parfois vers l'autodérision. S'il offre ses vertus (le repli stratégique permet parfois des victoires qu'on n'espérait plus), un tel type d'humour est risqué puisqu'il ne met personne d'autre en danger que celle qui le pratique.

Prenons par exemple une humoriste qui fasse un segment sur une aventure d'un soir durant laquelle son partenaire lui ferait des remarques – rendues comiques – sur sa vulve ou sur sa difficulté à la satisfaire sexuellement. En situant sa blague dans le regard d'un partenaire masculin, peu importe le comique avec lequel le tout sera rendu, elle se range du côté du discours dominant selon lequel le sexe des femmes est honteux en plus d'être complexe à satisfaire. Si l'on rit, c'est encore et toujours d'une femme. De l'humoriste, d'abord, mais aussi de toutes les autres femmes.

Or, c'est autre chose qui se met en place lorsqu'Amy Schumer ouvre son spectacle avec un segment de plus de trente minutes pendant lequel elle décrit l'odeur et l'aspect de sa vulve. Certes, le comique jaillit de la surenchère de détails explicites et de la gestuelle grotesque de l'humoriste, mais aussi de son refus clair et net de considérer cela comme une tare : « *It's bad. But you know what? It's fine. That is the nature of a pussy. We are so raised to be ashamed of our bodies. Have you ever had a guy come in your mouth and go "Does it taste okay?" No! Because, men,*

you weren't raised to hate yourself, to question every part of your bodies. » Dans ce segment où la vulve prend toute la place, nous ne sommes plus là pour faire son procès ou rire de ce qu'elle a de honteux, mais plutôt pour retrouver la légitimité de notre corps à travers celui de Schumer.

Cette honte qui colle à la peau des femmes depuis des millénaires, si l'on s'en départissait, le temps de rire un bon coup ?

La honte – comme le rire – est question de connaissance. Pour l'une comme pour l'autre, il faut *savoir* : comprendre la faute ou comprendre la blague. Mais la connaissance dans le rire offre une prise de pouvoir. Pour provoquer le rire tout comme pour le laisser jaillir, il faut être de connivence. Il est nécessaire de comprendre l'objet de la blague pour pouvoir la répéter, l'améliorer, la détourner, la renvoyer au bond. Pour pouvoir la désamorcer ou contre-attaquer. Celle qui rit est aux commandes. Celle qui fait rire a le pouvoir de décider de ce qui est à venir.

Par l'humour, peut-être, contrecarrer la honte.

L'humour féminin offre un potentiel politique lorsqu'il refuse de se complaire dans la honte du corps des femmes. Il se fait politique lorsque ce corps, plutôt que d'être déprécié pour ce qu'il a d'imparfait ou encensé pour ce qu'il a de sacré, devient sujet prenant du processus humoristique. C'est déjà ce que mettaient en place des humoristes comme Joan Rivers, Phyllis Diller ou Roseanne Barr lorsqu'elles incarnaient des personnages débordants, atypiques, voire un peu rébarbatifs. Refusant les limites traditionnellement imposées au corps féminin, elles s'efforçaient, soir après soir, d'en redessiner elles-mêmes les contours. Des décennies plus tard, c'est avec le même esprit de défiance que Tig Notaro, de retour sur les planches après une double mastectomie, livre son *one-woman-show* le torse dénudé. En présentant sans gêne sa peau meurtrie et sa poitrine manquante à son public, elle le force à déconstruire une image préexistante, sexualisée et réconfortante, du corps féminin. Ses cicatrices exposées dans la lumière crue des projecteurs, elle se rend vulnérable, mais est pourtant plus puissante que jamais.

Mais ce refus n'est pas chose facile. Il ne suffit pas aux humoristes d'aborder des thématiques liées au corps pour enfrayer des années de codes sexistes. Si le corps des femmes prend de plus en plus de place – tant par la présence physique des humoristes que par le contenu de leur matériel humoristique –, il reste trop souvent confiné à un traitement poli, tronqué. Dans son ouvrage, Lucie Joubert souligne que certains sujets en humour se révèlent plus tabous que d'autres pour les femmes, surtout en ce qui a trait à ce qu'elle nomme un humour « du bas corporel ». Et, aurais-je envie de rajouter, du bas corporel spécifiquement féminin : s'il n'est déjà pas considéré élégant pour une femme de faire une blague de flatulences à heure de grande écoute, il est carrément du domaine de la science-fiction qu'elle y fasse une blague de flatulences vaginales.

Heureusement, dans les dernières années, la scène humoristique attaque ce dernier tabou avec une insistance rassurante. Pensons à des humoristes comme Mariana Mazza, qui affiche une vulve ostentatoire sur son programme de spectacle, comme Amy Schumer

– qui se surnomme elle-même « *that girl from television that talks about her pussy all the time* » –, ou comme Abbi Jacobson et Ilana Glazer, qui cosignent la série télévisée humoristique *Broad City* dans laquelle le corps féminin – particulièrement son existence génitale – devient presque le personnage principal.

Lorsque les humoristes féminines nous racontent leur bas corporel dans toutes ses imperfections (cicatrices, vergetures, handicaps), dans toutes ses pertes de contrôle (pilosité, flatulences vaginale ou anale), dans toutes ses actions ordinaires (uriner, saigner, s'épiler, jouir), elles démontent l'aspect sacré du corps féminin. Alors qu'il a toujours été permis aux hommes de faire rire par un usage « contrôlé » de fonctions corporelles

L'humour féminin offre un potentiel politique lorsqu'il refuse de se complaire dans la honte du corps des femmes.

« incontrôlables », les femmes doivent se redonner le droit à une irrévérence, à une perte de contrôle du bas-ventre qui, en déjouant nos attentes quant au corps féminin et à ses représentations, le profane. C'était le cas il y a plus de soixante-dix ans alors que Mae West se jouait des paramètres figés du genre, et c'est encore le cas aujourd'hui lorsque Julia Louis-Dreyfus, Tina Fey, Amy Schumer et Patricia Arquette s'allient dans un sketch irrévérencieux dénonçant l'omerta qui pèse sur les corps vieillissants des femmes d'Hollywood.

La question n'est pas de faire de la vulgarité la mesure d'une émancipation des femmes en humour ni même de sous-entendre que les humoristes féminines résistent forcément et systématiquement au pouvoir en place. Il s'agit plutôt de rappeler qu'elles participent de facto d'une forme de contre-dispositif au système, et ce, du simple fait de se donner en spectacle, de mettre en scène leur corps (surtout leur sexe), de parler fort, de rire à gorge déployée. Lorsqu'elles revendiquent le rire, par le simple fait d'être femmes, elles se trouvent en porte-à-faux avec le discours dominant parce qu'elles récusent la honte et le silence entourant leur corps.

D'un côté de la frontière comme de l'autre, les humoristes féminines ne tolèrent plus d'être confinées à un (arché)type. Elles refusent de se faire isoler, singulariser. Il ne s'agit plus de remarquer ponctuellement la vulgarité de l'une ou l'ironie de l'autre. Elles ne veulent plus être « la fille de service » dans un gala, un panel, un *late-night show* comme c'était le cas auparavant. Humoristes stand-up, scénaristes, imitatrices, réalisatrices, écrivaines, productrices, les femmes en humour semblent faire front commun comme jamais. **L**

♦ **Sandrine Galand** complète un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal dans lequel elle s'intéresse à l'énonciation autobiographique mise en place par les personnalités médiatiques centrales du féminisme pop.